Document generated on 07/19/2025 2:48 p.m.

Études littéraires

Le moine, le juif, le nègre. Ou le cercle des intolérances

Jean-Paul Barbe

Volume 32, Number 1-2, Spring 2000

La tolérance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/501269ar
DOI: https://doi.org/10.7202/501269ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Barbe, J.-P. (2000). Le moine, le juif, le nègre. Ou le cercle des intolérances. *Études littéraires*, *32*(1-2), 231–241. https://doi.org/10.7202/501269ar

Article abstract

The analysis of a very successfull anticlerical Austrian satire contemporary with the Josephism stresses the forms of satirical deshumanisation and the ideological dangers it conveys

Tous droits réservés © Université Laval,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE MOINE, LE JUIF, LE NÈGRE.
OU LE CERCLE DES INTOLÉRANCES

Jean-Paul Barbe

■ On est habitué, d'un point de vue français, à considérer l'histoire de l'antimonachisme et de sa littérature dans la seconde moitié du XVIIIe siècle comme se partageant entre deux courants :

- d'un côté, une satire voltairienne, au total bon enfant, dans laquelle les moines apparaissent souvent comme des pourceaux d'Épicure, gourmands et égrillards, dont l'hédonisme fait parfois un peu oublier le parasitisme et dont les Bernardins pourraient être le paradigme. En littérature, on trouvera ainsi la version licencieuse mais au total toujours émancipatrice de l'abbé Laurens dans *le Balai* ou *la Chandelle d'Arras*, ou les versions voltairiennes plus civilisées ; mais, dans un cas comme dans l'autre, c'est bien l'esprit de nombre de farces (« Schwänke ») de la Renaissance en Allemagne, ou celui de Jean des Entommeures chez Rabelais qui se perpétue avant de trouver, au-delà du XVIIIe siècle, une nouvelle expression avec les abbés Amaldor ou Mouret de Balzac.

- de l'autre, une littérature qui voit dans le moine ou la nonne la victime d'un enfermement, d'une aliénation. C'est le cas de Laroche dans les *Lettres sur le monachisme* [1], c'est celui de Johann Pezzl dans *Faustin* [2], c'est bien sûr aussi celui de Diderot dans *la Religieuse.*

La monachologie

Il y a pourtant une autre tendance, de courte durée peut-être mais d'un impact certain. Celle d'une dépréciation radicale, d'une bestialisation, mais plus celle du bestiaire du roman de Renard. Le point de départ de mes réflexions est un petit ouvrage de 92 pages paru anonymement en 1782 à Augsbourg, d'abord en latin puis en allemand et qui

1 Laroche (pseud. de Georg Michael Frank von Lichtenfels), *Briefe über das Mönchswesen*, Francfort — Leipzig, 1771.

2 Johann Pezzl, *Faustin oder das philosophische Jahrhundert*, [Kempten], 1783 ; *Briefe aus dem Noviziat*, Zurich, 1780.

se donne pour un traité scientifique : *De Monachologia*, dont l'auteur fut très rapidement désigné comme étant Ignaz von Born un des très grands esprits éclairés autrichiens qui accompagna l'expérience joséphienne de nombreux ouvrages savants — et de ce brûlot[3]. Cet ouvrage eut un succès rapide et généralisé. Outre les rééditions en allemand et en latin, il fut traduit deux ans plus tard pour Broussonnet sous le pseudonyme de Jean d'Antimoine, alors que Born s'était fait passé pour Johannes Physiophilus[4]. Il sera réédité en France à deux reprises au XIXe siècle, d'abord en 1844 (c'est cette édition bilingue illustrée des bois d'origine que j'ai exploitée ; significativement, l'ouvrage a été offert à la Bibliothèque de Nantes en 1851 par Émile Péhant[5]), puis en 1879 dans le cadre d'une collection de « curiosités bibliographiques »[6].

On pourrait lire ce texte comme une désuète foucade de savant, une vieille lune qui arrache au plus un sourire à l'érudit. Cependant, un regard un peu plus approfondi peut faire parler ce texte. Il convient bien sûr de le replacer dans le contexte spatio-temporel des entreprises réformatrices de Joseph II et de son combat pour gagner l'opinion publique de ses États ; mais au-delà, il est utile de mettre ce traité satirique en perspective par rapport à l'ensemble de la littérature anticléricale européenne de ces années avant de s'interroger — troisième et dernière dimension — sur l'idéologie et l'imagologie qui sont là à l'œuvre et nous paraissent dessiner une des figures importantes de l'intolérance, valable pour le XVIIIe siècle, mais — avec la prudence qui s'impose — capable également d'informer notre propre époque.

Bien entendu, on retrouvera dans la *Monachologie,* à des doses diverses et avec des accents variés, un certain nombre des grandes thématiques de la littérature anticléricale militante du siècle des Lumières : réprobation de l'oisiveté, du célibat, de la superstition, de l'hypocrisie, etc. Cependant l'ouvrage tranche à la fois avec les deux grands courants contemporains principaux de cette littérature tels qu'on les a définis plus haut.

Son véritable intérêt réside d'ailleurs plus dans son mode d'organisation et l'efficacité des attaques de détail que dans ce statut du texte. C'est la forme pseudo-scientifique par exemple qui pèse de tout son poids. L'ouvrage s'autorise d'emblée de Linné dont il est donné une large citation, tirée d'un traité sur les animaux nuisibles *De Noxa*. Born rajoute simplement entre parenthèses l'adjectif monastique quand il en a besoin ; ainsi : « Ego autem vehementer lætor, in mea patria inter reliqua studia, ad insecta (monastica) etiam perquirenda, describenda, dignoscenda, commilitonum sensim excitari curam et cogitationem » [Mais moi, je me réjouis fortement, parmi les autres recherches à entreprendre dans ma patrie, d'exciter insensiblement le zèle et la réflexion de mes compa-

3 *Monachologia*, p. 1-28, dans *Joannis Physiophili opusculæ*, Vienne, 1784 ; version allemande *Neueste Naturgeschichte des Mönchsthums*, Vienne, 1784.

4 *Monachologie. Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines ; décrites à la manière de Linné, traduit du latin et orné de figures, par Jean d'Antimoine* (pseud. de Broussonnet), À Monachopolis, 1784.

5 *Monachologia / Monachologie. Illustrée de figures sur bois*, Paris, Paulin, 1844.

6 *Monachologie*, dans « Collection de curiosités bibliographiques », Rouen, J. Lemonnyer, 12 vol., 1879 [rééd. de l'édition de 1784].

gnons d'armes à la recherche, la description et l'analyse des insectes (monastiques)] (Born, 1849, p. 14-15).

Ensuite, on nous décrit les critères de différenciation retenus dans la définition des différentes variantes de l'espèce moine, espèce nouvelle (*inopinato genus novum detexi*, dit l'auteur) (*ibid.*, p. 18), à la fois anthropomorphe mais en réalité intermédiaire. Born dit tantôt *hiatum* tantôt *medium*, entre l'ordre de l'homme et celui du singe. Une note nous invite à le classer dans l'ordre des « Brutes » de Linné (*ibid.*, p. 22-23). Les critères énumérés renvoient à l'allure générale (*habitus*), la démarche, le cri, le regard, l'habillement, la nourriture, les mœurs, la localisation climatique, etc. Ils sont de l'ordre du défectif, de la carence ou de l'excès, de l'excroissance. Carence de la volonté et de la raison : « Homo loquitur, ratiocinatur, vult ; Monachus, nonnunquam, ratiocinio et voluntate caret » [L'homme parle, raisonne, veut ; le moine manque de raisonnement et de volonté] (*ibid.*, p. 30). Excès, ce sera l'habit-organe en trop qu'est le capuchon (« animal cucullatum »), l'activité nocturne (« noctu ejulans »), toujours assoiffé (« sitiens ») (*ibid.*, p. 28-29).

Commence alors la description, ordre monastique par ordre monastique. La liste — soulignons-le fortement — ne comprend que ceux des ordres qui viennent d'être supprimés par Joseph II : essentiellement des ordres mendiants ou purement contemplatifs, n'ayant donc aucune utilité sociale directe. Pas question non plus des ordres précédemment interdits comme les jésuites. C'est donc l'envers d'une autre critique, celle à l'encontre des jésuites, soupçonnés eux de s'intéresser de trop près à la choses publique, qu'on trouve chez Voltaire et bien d'autres. Cette restriction permet de jouer du registre du naturaliste étudiant des espèces soit archaïques (éteintes d'elles-mêmes) comme les Ichtyosaures, etc. (*ibid.*, p. 43), soit éradiquées (« extincta hoc species in ditionibus » ; cette espèce a été exterminée dans les domaines de Joseph II (*ibid.*, p. 50-51)).

L'ouvrage étudie tour à tour, pour lui-même et dans sa variante féminine, le franciscain, le capucin, l'augustin déchaux, le trinitaire, le servite, le trappiste et enfin le paulinien (c'est-à-dire minime).

Si l'on regroupe les attaques, on voit qu'elles utilisent les procédés de l'animalisation, la pathologisation, la dépréciation / exclusion sociale ou ethnique. Quant aux points concrets d'application, on relèvera certaines fréquences : l'*habitus* avec démarche, regard, port de la tête, poignée de main, l'odeur exhalée, la nourriture, donc aussi le ventre, tandis que sont fustigées au plan moral paresse, goinfrerie, hypocrisie, mélancolie, folie. S'il fallait en retenir un qui exprime le mieux l'esprit humaniste et déshumanisant tout à la fois, ce serait le déterminisme exprimé à propos de l'attitude corporelle : l'homme *(anthropos)* est, selon l'étymologie alors en vigueur, avant tout un être qui marche debout et droit, un *homo erectus* ; la démarche de tous les moines à différents degrés est courbée, *ioncessu depressus* ; par là elle se rapproche de celle du singe. Le tout est exprimé dans un langage qui multiplie les termes scientifiques d'un latin encore espéranto de la communauté médicale et naturaliste : « subfossile », « incessus tardigradus », « phytiphagus », etc. Enfin, on fait fond, pour légitimer l'entreprise, sur les ressources de la taxinomie populaire du genre « Dompfaff » pour « bouvreuil », soit littéralement « chanoine », ou encore à l'inverse, sur des noms de bêtes

pour désigner des hommes. De ce point de vue, *Mönch* est beaucoup plus fécond dans la langue populaire allemande, sans compter les dérivés comme *mönchen*, « moiner » au sens de castrer, etc.

Au total, on observera une circulation permanente dans le texte des allusions / accès aux différents domaines distingués plus haut (animalisation, pathologisation, dépréciation sociale, déclassement, xénophobie).

Le franciscain a un « habitus rusticus » que la traduction allemande amplifie encore : « bäurisch und tölpisch » [paysan et balourd]. Il marche à pas comptés (« incessus mensuratus »), pue le bouc (« hircum olet »), a des poches partout dans ses vêtements comme s'il avait l'idée fixe de recueillir de la nourriture (*ibid.*, p. 58), on l'assimilera plus ou moins consciemment à l'armée des vagabonds, mendiants, gens sans feu ni lieu. Qu'ils soient sales, va de soi.

C'est le trappiste qui représente la troisième possibilité d'assimilation : la pathologisation « mysanthropis, hominem et propriæ specis individua fugit » [misanthrope, il fuit l'homme et les individus de sa propre espèce]. Il conviendrait d'appeler les couvents de cet ordre, nous dit la traduction française, « asiles de désespérés et prisons de fous » (*ibid.*, p. 80 et 84). L'augustin représente la variante de la débilité mentale : « habitus imbecillis imbecillus » (*ibid.*, p. 62).

La version ethnique de la dépréciation quant à elle est représentée déjà par le trinitaire et sa « facies exotica » (*ibid.*, p. 66), mais nous nous arrêterons plus sur le cas des « Paulani » ou « minimes » ; Born s'attarde longuement sur le fait qu'ils ont une nourriture spéciale et sont pour ainsi dire voués à l'huile. « Vescitur piscibus et vegetablibus quæ olo ungit. Culinam hanc suam fœtidam reparat » (*ibid.*, p. 92). Le minime est du coup comme ses aliments imbibé d'huile : « Odorem exhalat rancidum qui stomachum movet et nauseam ciet, velut oleum effusum » [il exhale une odeur rance, semblable à de l'huile renversée, qui soulève le cœur et provoque la nausée] (*ibid.*, p. 90-91). Le degré de puanteur atteint est tel que la vermine même s'en détourne. Il passe ainsi son temps à perdre son huile et sa journée « occupatus in otio, oleum operamque perdit » (*ibid.*, p. 92). À plusieurs reprises est soulignée en même temps l'origine géographique de cet état de choses : la Calabre, patrie du fondateur François de Paule / Paola, plus généralement l'Italie. On a là un cas exemplaire de fixation culinaire d'une xénophobie. La cuisine à l'huile renvoie au midi et à ses *lazzaroni* et bandits.

Quant aux servites, leur *habitus* et leur faciès « imitent / contrefont le Juif » (« Judæuum mentitur » (*ibid.*, p. 78)). Ne sont-ce pas d'ailleurs sept marchands italiens qui ont fondé l'ordre ? Juifs et Italiens se confondent alors dans le métèque : « Monachus Servita septem mercatoribus italis originem debet : inde avaritiæ et usuræ studium » [le moine servite doit son origine à sept marchands italiens ; d'où son goût de l'avarice et de l'usure] (*ibid.*, p. 80).

Le tout agrémenté d'illustrations, très différentes de celles de la Réforme mais plus pernicieuses dans leur captation d'une légitimité documentaire, d'une objectivité d'entomologiste.

L'expression d'une telle intolérance à la cohabitation avec le fait monacal est une forme nouvelle de littérature anticléricale ou antimonacale plus précisément dans les pays de lan-

gue allemande, et plus là qu'en Europe en général, dans cette fin du XVIIIe siècle. L'impact en est fort. Certaines expressions de Born passeront dans le langage commun et se retrouveront citées par d'autres auteurs : ainsi « fruges consumere nati » (*ibid.*, p. 32)[7] et « pondus inutile terrae » (*idem*). Christian August Vulpius, l'auteur du *Glossaire pour le XVIIIe siècle* reprend presque mot pour mot l'idée de Born de la race intermédiaire ; il va jusqu'à redonner la citation du pseudo-Palingenius :

> Proh pudor ! hos tolerare potest Ecclesia porcos.
> *Dumtaxat ventri, veneri, somnoque vacantes* (Vulpius, p. 81).

Si l'impact est si fort, c'est que le texte utilise avec astuce le crédit scientifique et l'actualité du débat scientifique. Born se situe, apparemment, du côté de Linné qui dans son *Systema Naturæ* (1736) penche pour des échelons intermédiaires entre le singe et l'homme. L'orang-outang étant l'*homo nocturnus* (on voit le parti qu'on peut tirer), l'*homo sylvestris*, celui qui avive les terreurs de la forêt en Allemagne, l'« homme sauvage » qui est dans tant de blasons allemands. Ou encore quand Linné distingue l'*homo sapiens* de l'*homo troglodytes*. À l'inverse, il ne peut que révulser les partisans de l'anthropologie de Buffon qui tient, lui, dans la *Nomenclature des singes* de 1766 pour l'irréductibilité du singe et de l'homme, séparés par la frontière entre action et acte. À noter d'ailleurs que Born utilise la pensée de Linné et l'être intermédiaire, le chaînon manquant non pas pour humaniser le singe mais pour bestialiser l'homme. Il marche à rebours, est rétrograde pour mieux éliminer.

Le *Zeitgeist* n'aime pas le moine

Nous avons, avec ce texte, sinon la forme la plus achevée, du moins celle qui dévoile le plus clairement les enjeux de société l'accompagnant.

Ces attaques contre les ordres mendiants en particulier, plus généralement contre les moines, ont en effet une tradition, d'origine protestante, très continue et d'une violence sans doute non égalée en France (qu'on pense aux caricatures allemandes du temps de la Réforme). Elle existe sous une forme atténuée en Europe sous influence française : le bernardin, le bon vivant à qui on pardonne en définitive sa gourmandise, sa lubricité aussi et sa paresse (son côté « gaulois »). Cette veine ludique et humoristique est peu présente en Allemagne. À la fin du XVIIIe siècle, et maintenant au nom de la science et de la raison réunies, on entend ainsi discréditer ce groupe social (et à travers lui, de manière interchangeable nous semble-t-il, les groupes sociaux ainsi mis au pilori). La vague allemande sera violente mais de relative courte durée, du moins quant au point d'application. Et à sa forme littéraire, textuelle imprimée. Chez C. M. Wieland dans le *Miroir d'or* dès les années 70 avec les Yafahous (dérivation des yahoos de Swift), moines qui adorent le singe, trait qui ne peut que retomber sur eux. Dans les années 80, on en retrouve les traces chez J. Pezzl dans les *Lettres marocaines* et chez A. Zitte dans les *Voyages ecclésiastiques à travers la Bohème* (on observera la concentration autrichienne de cette attitude). Le premier dénonce les derviches chrétiens, meilleur soutien du Pape. « Ces apôtres jurés de la stupidité et de la superstition [...] se remplissaient encore, à la façon des singes, les bajoues, déversaient ces provisions à Rome » ; ces « orang-outangs

religieux remuent leurs babines sans penser à rien » ; ils ont une « impudence de macaques », habitent des « grottes pour singes ». Pezzl, encore lui, les compare à des *Wüstenritter,* un mixte de Don Quichotte et de Hottentot : fou et primitif à la fois. « Gras und Wurzel fressen nackt umherlaufen, mit Büffelochsen und Waldeseln gesellschaftern [...] » (Pezzl, 1784, p. 115, 156-157 sq). Zitte, de son côté, tonne contre les piaristes, leurs manuels, leurs élèves « idiots bornés, citoyens claustraux » (on observera la contamination sémantique entre les limites assignées à l'intelligence et la clôture monacale). Quel remède est le bon : « ouvrir les couvents ou enfermer les moines ? » (Zitte, t. 1, p. 116). « On attrape et renferme les oisifs et vagabonds, on les place derrière rouets, métiers à tisser et râpes, et vous autres avez le droit de jouer les colporteurs et d'être pauvres et oisifs à nos dépens ? » Et Zitte compare les bon frères « à des gibbons qui se voient pris dans le filet » (*ibid.*, t. 1, p. 121).

De tels comportements sont confortés par les balbutiements d'une anthropologie positiviste et déterministe. Qu'on songe aux *Voyages* de Nicolai à travers l'Allemagne, qui se veulent empiriques et objectifs dans leur visée, et exhaustifs dans leur documentation, pour lesquels il invente même un podomètre et un stylo : c'est là qu'on trouvera le fameux « katholischer Augenaufschlag » ou « façon catholique de poser son regard » chez les jeunes filles des pays papistes du Sud de l'Allemagne. Et c'est Lavater qui apporte une caution pseudo-scientifique à ce délire classificatoire avec ses *Règles physionomiques ou observations sur quelques traits caractéristiques.* On y lit que tel type d'implantation de sourcils dénote un « penchant pour la bigoterie » et son texte se conclut par des considérations sur les « signes de l'animalité » où, dans une illustration célèbre, la modification de l'angle facial nous fait cheminer de la grenouille jusqu'à Apollon (Lavater, p. 87).

Le moine se réanime : rédemption et démonisation

Mais tout cela est de courte durée pourtant, du moins en tant que textes à succès, même si l'esprit, quant à lui, en survit sous des formes renouvelées.

D'un côté, l'aspect de victime va être popularisé. C'est l'effet « Pater Lorenzo » et le fameux épisode de la tabatière, prélude aux bons moines ermites romantiques. L'éloge de la tolérance s'y fait à retardement et par tâtonnements. On se souvient du subtil procédé de L. Sterne : dans un premier chapitre, le héros se comporte en Born, en homme éclairé et sectaire. En quoi ? D'abord, faisant son introspection, il se souvient : « [...] une tête du Guido, douce, pâle, expressive, libre de toutes les idées vulgaires de la grasse et béate ignorance à l'œil baissé vers la terre [...] elle aurait mieux convenu à un brahmine » (Sterne, p. 4). Donc le héros sternien se distingue de Born, sans que la rechute soit exclue : le moine rencontré est grand et maigre... « s'il n'avait pas perdu cet avantage en se penchant en avant ; mais c'était l'attitude du suppliant ». Le « Voyageur Sentimental », sollicité par lui pour une aumône, lui fait la leçon :

> Eussiez-vous encore été de l'ordre de la Merci au lieu de celui de saint François, aussi pauvre que je suis. Nous distinguons, mon bon père, entre ceux qui ne veulent manger que le pain de leur propre labeur et ceux qui mangent le pain des autres et n'ont d'autre plan de vie que de la traîner dans la paresse et l'ignorance, *pour l'amour de Dieu* (*ibid.*, p. 5-6).

Ensuite — coup de théâtre — le héros regrette : « Je réfléchis que je n'avais sur le pauvre Franciscain d'autre droit que de le lui refuser et que le désappointement de ce refus était une punition assez forte sans qu'on ajoutât des paroles dures » (*ibid.*, p. 6). On sait la suite. Sterne laissant opérer le temps, celui de la lecture aussi, fait réapparaître le franciscain dans un autre chapitre devenu fameux : celui dit « de la tabatière » ou un échange de tabatières redonne humanité au moine, et humilité et respect de soi au voyageur. Reconnaissance quasi anthropologique, pourrait-on dire, entre civilisé et ex-sauvage, sans qu'on sache qui est qui. On sait l'enthousiasme que causa ce chapitre et la véritable industrie de tabatières « à la Lorenzo » qui en découla en Grande-Bretagne et en Allemagne au moins. Emblème de tolérance, devenu le contraire du stigmate. De ce point de vue, un texte de Goethe consacré à Philippe de Néri (rédigé de 1810 à 1829), authentifie, sans les excès romantiques, l'idée du moine nouveau : « Der humoristische Heilige » porte le texte en sous-titre (« Le saint humoriste ») et la devise qu'il pratique comporte certes le mépris du monde (« spernere mundum ») mais aussi le respect de chaque individu (« spernere neminem ») (Goethe, p. 658).

Quand le moine ne sort pas de son état animal pour être victime, il le quitte pour être bourreau, créature diabolique de la « Gothic romance » britannique ou perverse de Sade, individualisée dans les deux cas aussi littérairement. Mais au fond, il s'agit de la même chose : dans les deux cas, on a désormais plus à faire à des individus qu'à une classe ou à une espèce.

D'un autre côté, quand et là où cet affect antimonacal, antiplébéien demeure, il frappera bientôt avec autant de vigueur un courant politique qu'on pourra d'ailleurs aussitôt considérer comme l'ordre religieux d'une anti-religion : les Jacobins. Prenant pour exemple un personnage comme Fauchet et son « Cercle Social » ou le Culte de la Raison. Certains des plus grands « mangeurs de moines » (« Mönchsfresser ») des années joséphistes comme Haschka deviendront bientôt les coryphées du parti contre-révolutionnaire. Les soldats de l'an II, dépenaillés, chapardeurs et missionnaires, seront alors considérés comme un avatar du parasitisme précédemment représenté par les ordres mendiants.

Du froc franciscain au caftan juif

Mais la dépréciation circulaire qu'on a évoquée — fou-fainéant-rustique-juif — mérite qu'on l'étudie en un autre de ses points : l'opprobre du juif, la réduction du moine mendiant au juif. On trouvera dans la littérature satirique de la fin du XVIIIe siècle de très nombreux exemples de cette xénophobie sélective qu'est l'antijudaïsme. On rappellera d'ailleurs aussi que jusqu'en 1803 au moins, on réédite le classique de l'antisémitisme vulgaire populiste d'Eisenmenger, lointain ancêtre de l'anticléricalisme du *Stürmer* nazi. Il est des formules intermédiaires, ainsi, mêlant humour et scientificité, la classification effectuée par A. G. Cranz dans ses *Charlataneries en ordre alphabétique* [8]. Trois articles y sont consacrés au juif : « le Juif comme *regale* », « le Juif comme négociant », soit deux

8 A. G. Cranz, *Charlatanerien in alphabetischer Ordnung als Beyträge zur Abbildung und zur Meynungen des Jahrhunderts*, Berlin, 1781. Rééd. 1978, p. 91-95.

articles malveillants et sarcastiques, et au milieu « le Juif comme être humain », *der Jude als Mensch*, sans grande vraisemblance et dans des termes bien généraux qui ne contrebalancent pas l'effet désastreux des deux autres articles entre lesquels il est coincé.

Ici, on peut intercaler quelques éléments biographiques et politiques. Pas seulement le fait que Gall, créateur de la phrénologie, autre avatar d'un déterminisme réductionniste, ait étudié la médecine à Vienne au début des années 80, mais surtout la simultanéité de la littérature antimonacale à la Born et des mesures prises par Joseph II à partir de 1787, puis les autres États allemands peu à peu (Bade, 1790, Hesse-Westphalie, 1808), la France avec le décret du 20 juin 1808, pour imposer des noms non pas chrétiens mais prosaïques aux juifs ; noms propres mais sales. Eselkopf, Rindkopf, Fresser, Butterfass, sont parmi les plus innocents. Schwein ne manque pas, même si plus tard il est parfois transformé en Souweine. Qu'on dresse la liste de ces sobriquets imposés comme noms d'état civil et l'on retrouvera les affects xénophobes dont il a été question plus haut. Or c'est en Galicie en particulier que les juifs reçurent de tels sobriquets parce qu'ils ne voulaient pas se plier à la règle. Et Born est un Galicien de la plus belle eau. Il a même écrit un opuscule sur l'émancipation des juifs de Galicie. Car violence de nomination et violence de classification se rejoignant peuvent se confondre avec une volonté d'émancipation civile et politique non du groupe mais de l'individu.

Haro sur le nègre

Reste le noir, annoncé par moi comme troisième cible de l'intolérance civile et philosophique qu'est le racisme. Un texte bref mériterait ici une étude plus approfondie : *De la nature des nègres d'Afrique* par C. Meiners paru en 1790[9] qui est une réfutation de la pleine humanité des noirs, par un des plus grands savants allemands de l'époque, professeur à l'Université de Göttingen, créateur au demeurant de « l'histoire culturelle ». Meiners conclut de cette réfutation au fait que leur émancipation doit être refusée. En cela, il n'est pas majoritaire, les Allemands cultivés de l'époque, Herder en tête, émancipant en paroles les esclaves des colonies, d'autant plus volontiers qu'ils ne possèdent aucune de ces dernières. Mais son témoignage importe beaucoup, compte tenu du crédit scientifique dont il jouit alors.

On retrouvera sous la plume de Meiners le souhait de voir une histoire naturelle détaillée des différentes races composant l'espèce humaine (Meiners, p. 34). On lira les mêmes attaques, les mêmes mots souvent : indolence / paresse (*träge*) ; relâchement (*schlaff*) ; hypocrisie ; bêtise ; lascivité ; gourmandise ; saleté ; le nègre sera l'homologue expressément désigné du juif et du Slave (*ibid.*, p. 6 et 19). Bref, un plaidoyer pour l'inégalité des races. Là, c'est derrière le témoignage des hommes de terrain, des anthropologues qu'on s'abrite. En toute bonne conscience et tout en écrivant par ailleurs sur d'autres sujets des livres parfaitement éclairés. D'où l'éloge qu'au plan général de sa

9 Christoph Meiners, « Über die Natur der Afrikanischen Neger und die davon abhangende Befreyung, oder Einschränkung der Schwarzen », dans *Göttingisches historisches Magazin*, 6 (1790). Nous citons d'après la réédition de Frank Schäfer.

production, G. Gusdorf peut faire de Meiners dans l'*Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières* (p. 474-475). On trouverait une même disjonction chez Hegel ou Herder à propos des juifs en particulier.

Conclusion

Élargir le cercle de nos recherches nous donnerait des résultats analogues, si nous ajoutions à l'archive des auteurs satiriques et utopiques : ceux-ci vont dans le même sens que les auteurs « scientifiques » ou se donnant pour tels. Les bonzes, lamas, talapoins et autres moines y sont la cible récurrente d'un discours déshumanisant. L'antisémitisme s'y exprime aussi. D. Seybold met ainsi en vedette au milieu de son « Raritätenkabinett » (« Cabinet des Raretés ») dans la suite apocryphe de *l'Histoire véritable de Lucien* « quelques douzaines de juifs qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front et labouraient eux-mêmes ». J. F. E. Albrecht, dans une satire animalière (plus subtile puisque tous ici sont des animaux), réintroduit la différenciation et invente une race à laquelle « le poil pousse sous le menton beaucoup plus long qu'aux autres animaux ; ces animaux par là même se distinguent en quelque sorte du reste, ils ont coutume de s'agglutiner et constituent une espèce animale particulière ». Il en blâme l'esprit de lucre, la saleté et invite les « animaux souverains » (« Herrentier ») à les réformer ou à les expulser (Albrecht, p. 94-95). Les juifs de l'utopie anonyme *la Nouvelle Felsenburg* fuient le travail, en s'embarquant sur un navire ; mais ils sont pris du mal de mer, la plupart meurent et sont jetés par dessus bord. Les survivants sont parqués dans un district éloigné où ils ont le privilège ducal d'enseigner la fraude et l'esprit de spéculation.

Quant au nègre — ou à d'autres représentants de races non-européennes dévalorisées — il est, lui, pratiquement absent de ces récits satiriques et utopiques que sont les voyages imaginaires. Ou bien il y est accaparé par son rôle conventionnel de bon sauvage.

On aura ainsi constaté, à partir du coup de projecteur porté sur cette « littérature du mépris » à la fin du XVIIIe siècle, trois phénomènes :

- l'*instrumentalisation* de la science ou de la pseudo-science au service d'une idéologie différentialiste raciste déshumanisante ;
- le rôle d'*activité de substitution* de tels peu glorieux combats : derrière le moine se profile le plébéien menaçant, derrière le juif le monde des marchands. Les courants conservateurs y exorcisent la « classe dangereuse » ;
- le caractère *compulsif* de cette activité d'enfermement classificatoire dans un ethno- ou un sociotype traduisant un malaise devant l'inclassable, le divers.

Demeure la question annexe : y a-t-il sur ce cheminement-là, des parcours nationaux plus spécifiques, en particulier s'agissant de la France et de l'Allemagne ? Nous annoncions au début de notre texte une tendance moins déshumanisante dans la littérature anticléricale française du XVIIIe siècle (l'effet « Bernardin »). Tout en étant très prudent, on peut en effet dire que sur le long terme, de cette période à nos jours, une propension à la hiérarchisation classificatoire a été plus constante et plus affirmée dans les pays de langue allemande qu'en France, ou plutôt mieux diffusée et parée de plus de légitimité sociale, tant il est vrai qu'y agissaient à la fois le volant d'énergie préalablement accumu-

lée au bénéfice de la philologie, mais aussi l'avance historique dans le domaine de la statistique (école de Göttingen) qui aboutira plus tard à la valorisation d'une anthropologie physique, pour longtemps liée à l'histoire de la pensée et de la politique allemande, mais aussi d'une criminologie du même type, organisée autour de la « Kriminalanthropologie ». Mais nous aurions tort d'oublier les propres débordements de la pensée pseudo-scientifique française : bien peu de choses séparent certains excès de la démarche anticléricale de la fin du XIXe siècle de ce côté-ci du Rhin et les campagnes anti-catholiques du *Stürmer* dans les années trente en Allemagne. Et l'on se souviendra aussi des résultats qui donnèrent une gloire très passagère au docteur Bérillon en 1915, quand ce dernier s'avisa de distinguer physiologiquement les Allemands des Français, leur affectant 2m70 d'intestins en plus en moyenne et les prétendant atteints de « polychésie » et émetteurs d'une désagréable « bromidrosis », fort proche du *fœtor judaicus* des antiques erreurs médiévales.

Références

ALBRECHT, Johann Friedriech Ernst, *Die neuesten Reisen ins fazbelhafte Thierreich*, Germanien [Gera], 1796.

ANONYME, *Der Jesuit auf dem Thron oder Das Neue Felsenburg*, Berlin —Leipzig, 1794.

BORN, Igaz von (pseud. de Johannes Physiophilus), *Monachologia*, dans *Joannis Physiophili opusculæ*, Vienne, 1784, p. 1-28.

— — —, *Neueste Naturgeschichte des Mönchsthums*, Vienne, 1784.

— — —, *Monachologie. Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines ; décrites à la manière de Linné, traduit du latin et orné de figure, par Jean d'Antimoine* (Broussonnet), À Monachopolis, 1784.

— — —, *Monachologia / Monachologie. Illustrée de figures sur bois*, Paris, Paulin, 1844 (éd. d'É. Péhant).

— — —, *Monachologie*, 12 vol., Rouen, J. Lemonnyer (Collection de curiosités bibliographiques), 1879.

CRANZ, A. G., *Charlatanerien in alphabetischer Ordnung als Beyträge zur Abbildung und zur Meynungen des Jahrhunderts*, Berlin, 1781. Rééd. dans *Die Bibliophilen Taschenbücher*, Dortmund, 1978 (- postface de H. Möller).

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Poetische Werke*, Berlin, Aufbau Verlag, vol. XIV, 1961.

GUSDORF, Georges, l'*Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973.

LAROCHE (pseud. de Georg Michael Frank von Lichtenfels), *Briefe über das Mönchswesen*, Francfort — Leipzig, 1771.

LAURENS, Henri-Joseph, *le Balai, poème héroï-comique en 18 chants*, Constantinople [Amsterdam], 1761.

— — —, *la Chandelle d'Arras, poème héroï-comique en 18 chants*, Berne [Liège], 1765.

LAVATER, Johann Caspar, *Règles physionomiques ou observations sur quelques traits caractéristiques*, La Haye — Paris, 1803.

— — —, *Sur les signes de l'animalité*, dans *Règles physionomiques ou observations sur quelques traits caractéristiques*, La Haye — Paris, 1803, p. 87-92.

MEINERS, Christoph, « Über die Natur der Afrikanischen Neger und die davon abhangende Befreyung, oder Einschränkung der Schwarzen », dans *Göttingisches historisches Magazin*, 6 (1790). Rééd. Hanovre, Welorhan Verlag, 1998 (éd. de F. Schäfer).

NICOLAI, Friedrich, *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz*, Berlin — Stettin, 12 vol., 1783-1795.

Pezzl, Johann, *Briefe aus dem Noviziat*, Zurich, 1780.

— — —, *Faustin oder das philosophische Jahrhundert*, [Kempten], 1783

— — —, *Marokkanische Briefe. Ausdem Arabischen*, Francfort — Leipzig, 1784.

REBMANN, Georg Friedrich, *Wanderungen und Kreuzzüge*, Berlin, 1978 (rééd. de H. Voegt).

SEYBOLD, D., *Lucians Neueste Reisen. Alethopel*, Reutlingen, 1791.

STERNE, Laurence, *A Sentimental Journey through France and Italy*, Londres, 1768.

VULPIUS, Christian August, *Glossarium für das achtzehnte Jahrhundert*, sl, 1785.

ZITTE, A., *Peregrin Stillwassers geistliche Reisen durch Böhmen*, 2 vol., Nienburg, 1783.